

Fuserolles fut rapidement mis au courant de la situation.

—C'est beaucoup plus grave que tu ne penses, fit-il après avoir écouté avec attention les doléances d'Olivier, et ce que je craignais pour elle et pour toi est arrivé. Vous vous êtes aimés comme deux étourneaux sans vous soucier du lendemain, et maintenant sonne le quart d'heure de Rabelais. Rosita n'est pas une fille ordinaire; par malheur l'attachement qu'elle a pour toi n'est ni le résultat d'un caprice ni celui d'une vanité féminine; elle t'aime honnêtement, sincèrement et passionnément. Tu l'as bercée d'illusions dangereuses impossibles à réaliser, et il faut aujourd'hui les lui arracher brusquement. Comment vas-tu accomplir cette triste opération?

—Je n'en aurai jamais la force, et après tout quand je me marierais avec elle, où serait le grand mal? Je me brouillerais avec mon oncle, je le sais, mais enfin cet oncle n'est pas indispensable à mon existence.

—Il l'est plus que tu ne penses, et tu ferais la plus belle sottise qu'il soit possible d'imaginer. Non, Olivier, quitte cette pensée absurde; dans ta position, ce mariage serait une pierre attachée au cou qui te paralyserait pour la vie entière. Si le père de Rosita était un empoisonneur en grand, écoulant ses liquides par tonneaux, rien ne serait plus convenable pour toi que de t'unir à sa famille; malheureusement il vend son whiskey par petits verres, et c'est alors un homme abominable qu'on tolère sans trop le respecter. Voilà la justice et le bon sens de l'opinion publique. Elle ne se dira pas que Rosita est une fille parfaitement élevée, bien au-dessus de sa position, possédant ce cachet de distinction innée qui ne peut s'apprendre; elle ne verra que son père, debout, derrière le comptoir, versant le genièvre ou la bière à ses clients altérés, se battant avec les ivrognes, et bâtissant sa fortune à l'aide du vice le plus sale de la nature humaine.

En quoi donc cette pauvre fille serait-elle responsable du métier de son père?

—Tu es naïf décidément; libre à toi de perdre ton avenir en épousant Rosita. Alors tu n'as qu'une chose à faire, lâche la médecine et monte une buvette; tu gagneras du reste plus d'argent.

—Voyons, Fuserolles, pas de mauvaises plaisanteries, je souffre le martyre, et tu me désolés au lieu de me reconforter!

—C'est bien ta faute aussi; combien de fois ne t'ai-je pas averti du danger que tu courais. Ah! si Rosita était une fille comme tant d'autres, ayant un amoureux par habitude ou pour la forme, s'en moquant comme de l'an quarante, et l'abandonnant au premier coin de rue pour se rejeter sur un meilleur, la chose serait alors facile. Mais chez Rosita la sensibilité et la délicatesse sont développées d'une manière exquise; tu as imprudemment jeté dans ce cœur romanesque et sentimental les germes d'un premier amour sans t'inquiéter de ce qu'il adviendrait. Aujourd'hui ce germe a grandi, il a absorbé l'être tout entier, et c'est alors seulement que tu t'aperçois de ta bêtise et que tu songes à réparer un mal irréparable.

—Irréparable! le mot me semble exagéré.

—Je dis irréparable, Olivier, car puisqu'il te faut rompre avec Rosita, sais-tu toutes les angoisses et les chagrins amers que tu vas jeter chez cette pauvre enfant créée pour être heureuse? Ne connais-tu pas assez son caractère pour prévoir qu'elle ira cacher sa douleur entre les murs d'un couvent, ce qui n'est pas sa vocation, et que tu auras à te reprocher le sacrifice d'une existence.

—Oui, tu as raison, dit Olivier les larmes aux

yeux, j'ai joué avec le feu, et plutôt à Dieu que j'en fus la seule victime. Il faut cependant prendre un parti, en finir avec une situation qui n'est plus tolérable! Que me reste-t-il donc à faire?

—Quand comptes-tu voir Rosita?

—Demain; tu sais qu'en l'honneur de mon examen elle donne une soirée où tu es invité; je crois; elle doit m'y offrir un cadeau auquel ses mains chéries ont travaillé depuis de longs mois. Hélas! elle pensait que ce serait là un motif de grande joie pour elle et pour moi! Me faudra-t-il recevoir le sourire aux lèvres ce souvenir, l'illusionner encore de rêves mensongers, pour lui donner le lendemain un réveil aussi dur?

—Sors donc ton tabac, fit brusquement Fuserolles; la pipe forme la moitié de mon intelligence, et j'en ai rudement besoin pour le quart d'heure.

Il bourra sa pipe méthodiquement et lentement, en homme qui accomplit une affaire importante, puis après en avoir assuré le tirage, il l'alluma, et lançant des bouffées dont il suivait de l'œil les spirales jusqu'au plafond, il resta quelque temps dans une méditation béate et contemplative dont Olivier se garda bien de le déranger.

Par la fenêtre de la mansarde Olivier regardait machinalement la montagne verte et riante dont les effluves printanières arrivaient jusqu'à lui. Elle lui rappelait tout un monde de souvenirs; un long tableau se déroulait où Rosita occupait toujours la première place. Pendant l'hiver c'était là qu'il faisait avec elle ces délicieuses promenades en raquettes, d'où la jeune fille revenait si rose et si heureuse; c'était là que pour la première fois il l'avait décidée à glisser sur les traînes sauvages malgré ses terreurs enfantines, puis il voyait les bosquets où ils allaient se reposer au printemps, où ils restaient si longuement assis, jasant et chantant comme deux oiseaux babillards, ivres du premier soleil et des premières amours.

Une exclamation de Fuserolles le tira de ces pensées.

—Rosita, demanda-t-il, sait-elle que tu dois exercer ta profession à Montréal? que tes intérêts, ton avenir, t'obligent pour ainsi dire à pratiquer dans cette ville?

—Je le lui ai répété bien souvent.

—Allons, tant mieux, cela va nous aider.

—Tu as une idée, s'écria Olivier, oh! si tu as une idée nous sommes sauvés!

—J'en ai peut-être une, fit tristement Fuserolles, mais elle est en tout cas aussi pauvre que mon mobilier, et ne réparera le mal qu'à demi. Dans une circonstance aussi difficile on ne peut faire des prodiges, et le mieux est déjà un mal. Puisque tu ne peux songer à épouser Rosita, il faut essayer néanmoins de sauver la situation et de ne pas meurtrir ce pauvre cœur par un coup trop brusque. Le moyen sera héroïque, dangereux même; cependant si tu as assez confiance en moi tu devras exécuter les yeux fermés tout ce que je te dirai de faire.

Certes, oui, mon bon Fuserolles, je me fie complètement à toi.

—Eh bien tu te rendras demain à la soirée de Rosita, où je serai aussi du reste; quand tu te trouveras seul avec elle, ce qui ne pourra manquer d'arriver, fais-lui une demande en mariage, et annonce-lui en même temps que tu veux t'établir à Kamouraska, je suppose, ou dans quelque petite localité voisine.

—Es-tu fou? s'écria Olivier avec surprise, où veux-tu en venir?

—Laisse les événements s'accomplir, et si mes prévisions se réalisent tu verras que nous aurons tenté ce qu'il y avait de plus pratique;

mais à propos il sera nécessaire que tu me prêtes un habit; je ne puis décemment me rendre chez Rosita dans un costume aussi déguenillé.

Malgré les supplications d'Olivier, Fuserolles fut inflexible et ne voulut pas laisser percer le mystère de son plan; mais quand son ami fut sorti, il se jeta sur son lit, et poussant un gros soupir: je joue le va-tout d'Olivier, murmura-t-il; puisse cette fille être aussi bonne que je le pense!

MAURICE O'REILLY.

(la fin au prochain numéro.)

UNE VIE BRISEE.

MONOLOGUE.

Deux heures du matin. Monsieur, légèrement ému, ouvre avec difficulté la porte de la rue, entre avec précaution sur la pointe des pieds et se trouve vis-à-vis de sa femme assise et travaillant.

Oh! (à part) ça va chauffer, essayons de la douceur. Bonsoir, ma chérie... Tu m'attends, c'est gentil. Mais tu as tort, ça te fatigue... veux-tu m'embrasser?... (Elle ne bouge pas! ça ne prend pas)... Je vais te dire, faut pas m'en vouloir; j'ai rencontré... (Voyons, qu'ai-je pu rencontrer?... Tu sais, nous sommes un peuple mixte, j'ai rencontré un Anglais qu'a voulu fêter je ne sais quoi d'africain et un Français qu'avait quelque chose à fêter d'asiatique... Je sais bien, ça ne me regarde pas... enfin les amis, puis c'est des étrangers, l'hospitalité... (Je m'embrouille... O ma tête!...) Voyons, réponds Tu dis... Oh! Je croyais. Puis vois-tu il y a des élections, paraît qu'elles sont compliquées, alors les verres s'offrent d'eux-mêmes. Tu sais ou plutôt non tu ne sais pas... ni moi non plus. Il y a un nouveau parti comment l'appelles-tu... j'ai lu ça dans le Journal du Dimanche, aide moi... (cherchant) J'y suis, ah! oui le parti camaïeu... candidats de la même couleur mais pas du même ton... Tu ne ris pas (C'est vrai pourtant qu'elle ne bouge pas... essayons d'autre chose... O ma tête!...)

Voyons Euphémie sois raisonnable tu ne vas pas boudier pour quelques verres avec des amis... Tu hausses les épaules... D'abord si tu veux que je t'explique tu vas rester en place au lieu de danser tout le temps... Y a pas de quoi fouetter un chat; des amis, des anglais, des Français, des électeurs... (Je barbote, c'est pas encore cela... et puis il fait chaud ici.)

(Il marche en se tenant aux meubles.)

Après tout j'en ai assez de cette existence là... faut que ça finisse... Je suis le maître de faire ce que je veux... t'a pas été élevée sur les marches d'un trône. Elle est propre ta famille... Hein! qu'est-ce que tu dis... Oui, elle est propre ta famille... carrières libérales... possible (s'animant) ton père... journaliste, grand homme, plein d'idées, je le reconnais, mais il va chercher sa ponctuation à la barie. Et ton frère l'avocat... ça un avocat c'est un mathématicien il retient tout et ne reporte rien. Et ton cousin le médecin, les gens de son village sont tous aux États, ils préfèrent l'exil à la mort. Je les vaux bien les gens de ta famille... voyons répondras-tu... pas de danger t'es trop obstinée... t'as été le malheur de ma vie avec ton caractère... Je suis doux comme un mouton, moi... tu ne sais pas me prendre... Si tu me disais gentiment: mon petit Anatole... oui, voilà tu ne veux pas le dire... O ma tête.

Il continue à marcher puis vient s'asseoir à côté de sa femme.